

**ROMAN**

Georges-Hébert Germain livre une épopée au temps des Patriotes
Page F 3

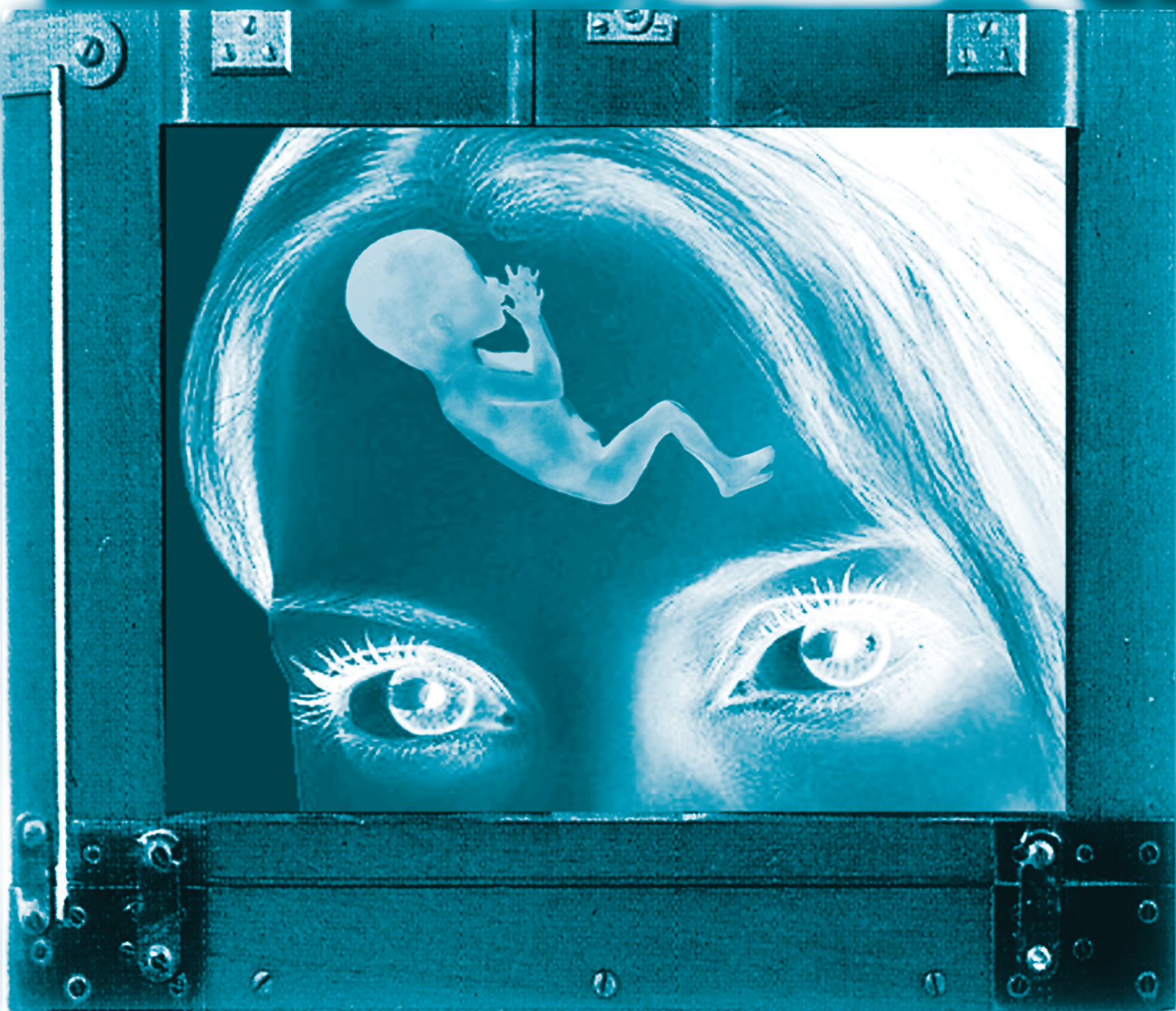
**POLAR**

Le Britannique Tom Rob Smith revient sur l'après-stalinisme
Page F 4

LIVRES



La femme
qui décide
de ne pas
enfanter
doit encore
se justifier



En avoir ou pas

Gare aux diktats actuels qui tendent à ériger la maternité en idéal féminin et social

ILLUSTRATION: TIFFET

FRÉDÉRIQUE DOYON

En avoir ou pas, des enfants? C'est la question qu'en viennent inévitablement à se poser les couples modernes, mais particulièrement les femmes, qui assurent la gestation et une bonne part des soins au poupon. Or ce choix, durement gagné par les luttes féministes, serait-il mis en péril par une société du «tout à la maternité»?

À l'heure où gronde ce débat en France, dans la foulée de la publication du nouveau livre de la féministe Elisabeth Badinter, *Le Conflit: la femme et la mère* (Flammarion), une Québécoise jette aus-

liale comme modèle exclusif à suivre. [...] Hors la maternité point de salut ni de statut.»

Ce consensus se manifeste tant dans les politiques pronatalistes du gouvernement que dans le discours médiatique et ambiant, assure la professeure de littérature au féminin à l'Université d'Ottawa. Non seulement on brandit la maternité comme naturelle et essentielle, mais la femme qui décide de ne pas enfanter doit encore se justifier, et toutes ses réalisations, ses créations ne vaudront jamais le grand œuvre ultime de l'enfantement, croit-elle.

Même les récentes tendances à l'autodérision des mères indignes ou zimparfaites ne suffisent pas à freiner le «mouvement actuel». Car «en se moquant de lui-même, le parent est toujours en train de célébrer le héros en lui [...], estime l'essayiste. Si le public reçoit avec tant de plaisir ce message paradoxal, c'est qu'il obéit, même sur le mode de la dissension, aux prescriptions ambiantes».

Malgré certains passages quasi condescendants ou alarmistes — le gouvernement, avec ses «subventions aux bébés, a tracé, tel le petit Poucet avec ses cailloux blancs, la voie à suivre» —, l'ouvrage richement documenté, écrit avec verve, humour et clarté, appelle à une réflexion importante qui peut

concerner toutes les femmes.

Dans une «société obsédée par la parentalité», la nullipare — terme drôlement connoté qui désigne la non-mère — «doit se redéfinir par rapport à elle-même», écrit-elle. Or cette part d'identité féminine à reconquérir, les mères aussi devraient la défendre. Car l'injonction maternelle qui pèse sur les nullipares pourrait menacer les acquis des femmes en cantonnant celles-ci dans leur seul rôle de mère.

C'est ici que le propos de Lucie Joubert croise brièvement celui d'Elisabeth Badinter dans son dernier livre, à paraître cette semaine au Québec. (Nous publierons d'ailleurs une entrevue avec la philosophe lundi prochain, signée par notre correspondant à Paris, Christian Rioux.) Si les deux essais divergent en ce que l'un défend le point de vue des non-mères tandis que l'autre s'adresse aux mères, surtout indignes, ils pointent le même genre de discours prescriptifs (enfantez, allaitez...) qui discriminent les nullipares et restreignent les libertés des femmes-mères.

«Toute sa recherche vise à exprimer une inquiétude, résume Lucie Joubert, qui revient de Paris où elle a lu le dernier livre de la philosophe française. Les nouvelles pressions qu'endurent les mères font en sorte qu'elles choisissent de rester à la maison parce que c'est trop compliqué de retourner au travail.»

Ces pressions dérivent des nou-

veaux diktats du jour: l'allaitement obligatoire, le retour aux couches lavables par obsession écologique et l'importance du bounding, selon les récentes théories psychanalytiques qui encouragent les femmes à rester coller à leur petit le plus longtemps possible. Arguments — surtout celui de l'extrémisme écologique — que certaines chercheuses féministes ont démontés dans les médias ces dernières semaines.

Le mythe de l'instinct maternel

L'essai d'Elisabeth Badinter s'inscrit dans le prolongement de son livre sur l'histoire de l'amour maternel, *L'Amour en trop*, publié en 1980 et tout juste réédité chez Flammarion. Dans cette bible, l'auteure française remonte jusqu'aux philosophes antiques pour établir les racines de l'autorité parentale — concentrée chez l'homme qui incarne la forme, principe divin, alors que la femme incarne le principe négatif, la matière — sur un enfant «imparfait parce qu'inachevé».

Elle passe au peigne fin l'habitude de confier son enfant à une nourrice, pratique qui s'est répandue du XIII^e siècle, où elle était réservée aux aristocrates, à toutes les strates de la société au XVIII^e siècle. Car si Rousseau donne le coup d'envoi à la famille moderne dans son *Émile*, le siècle des Lumières, de l'égalité, est aussi une période d'émancipation pour la femme, qui choisit délibérément

VOIR PAGE F 2: MATERNITÉ

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une « road-story » écrite dans une langue alerte

SUZANNE GIGUÈRE

« On ne part jamais tout seul. Pissenlit emporte quelques livres, une pile de blocs-notes, des cahiers à croquis, un dessin au fusain noir et au crayon brun représentant le visage d'une femme, des lettres écrites par cette femme prénommée Nicole, des projectiles qui le transpercent avant même qu'il en sou- lève le rabat. »

Idéaliste un peu perdu dans un clan déséparé (souverai- nistes), floué dans ses amours, Pissenlit, un grand barbu émo- tif de 26 ans, professeur de lettres, a moins le goût de par- tir que l'ivresse de la chute libre. Son voyage est commen- cé depuis longtemps, un voya- ge auquel il ne manque plus que la mise à feu. A bord de sa berline Ford Galaxie 500 cou- leur cannelle, il file vers l'Ouest canadien. Deux mois en tête-à- tête avec la route, un voyage dénué de réelle rencontre, excep- té deux autostoppeurs, un Américain impérial et un In- dien fêlé, vétéran du Vietnam.

C'est au nord de Winnipeg, où la terre est parsemée d'inuk- shuks (monticules de pierres adoptant une forme humaine, symbole des Inuits du Canada) et l'air, rempli d'odeurs végé- tales et minérales, que prend fin son voyage. Dans une réserve



Alain Poissant

BLANCHE POISSANT

indienne au bord du lac Tipee- sat. Les habitants n'y sont pas seulement pauvres, mais écar- tés et oubliés. Pissenlit sait qu'il vient de mettre les pieds dans un monde à part. Le Tiers-Mon- de caché dans le Premier Mon- de. Le romancier va, revient et repart, tant pis s'il examine plu- sieurs fois ce désastre humain, toujours avec la même verve, la même ironie, dans une langue abondante en pointe de raille- ries. «Petites catastrophes inté- rieures d'un pays qui répand ses

messages de fraternité et de paix sur les tribunes du monde».

Il n'hésite pas à faire une lec- ture critique acerbe de la loi fé- dérale sur les Indiens, qui les soumet à la tutelle économique des gouvernements blancs. Une tragédie qui se poursuit aujour- d'hui dans «une somnolence des lois canadiennes, un ethnocen- trisme primitif, qui fait que les plus faibles de ce pays, dispersés dans les forêts et l'immense toundra, s'affaiblissent et disparaissent chaque jour». Comment en est-

on arrivé à ôter à tant d'hommes à la fois tout instinct de survie? Un blues indien à tue-tête.

Il nous faut dire un mot de l'intrusion du héros homérique dans la trame narrative du ro- man. De nature solitaire, Pisse- nit a choisi comme fidèle compa- gnon un livre, *L'Iliade et l'Odyssée*. En lecteur chicanier d'Homère, il s'oppose au guer- rier Ulysse, avant de le re- joindre dans son odyssée inté- rieure, dans sa quête de la sa- gesse et du bonheur. Comme Ulysse dont l'amour est une des escales (Calypso), Pissenlit s'ap- proche doucement de Rosa, une Indienne de la réserve.

Alain Poissant, deux fois fina- liste aux prix littéraires de Ra- dio-Canada dans la catégorie ré- cit, nous offre une «road-story» écrit dans une langue alerte et épurée où se mêlent avec un grand réalisme le destin d'un homme parti à la conquête de lui-même et la condition améri- dienne. Le discursif et l'analy- tique l'emportent parfois sur le romanesque, juste ce qu'il faut pour inquiéter les consciences.

Collaboratrice du Devoir

HEUREUX QUI COMME ULYSSE

Alain Poissant
Éditions Sémaphore
Montréal, 2010, 103 pages

BÉDÉ

Blues indien

SUZANNE GIGUÈRE

« On ne part jamais tout seul. Pissenlit emporte quelques livres, une pile de blocs- notes, des cahiers à croquis, un dessin au fusain noir et au crayon brun représentant le visa- ge d'une femme, des lettres écrites par cette femme prénom- mée Nicole, des projectiles qui le transpercent avant même qu'il en sou- lève le rabat. »

Idéaliste un peu perdu dans un clan déséparé (souverai- nistes), floué dans ses amours, Pissenlit, un grand barbu émo- tif de 26 ans, professeur de lettres, a moins le goût de par- tir que l'ivresse de la chute libre. Son voyage est commen- cé depuis longtemps, un voya- ge auquel il ne manque plus que la mise à feu. A bord de sa berline Ford Galaxie 500 cou- leur cannelle, il file vers l'Ouest canadien. Deux mois en tête-à- tête avec la route, un voyage dé- nué de réelle rencontre, excep- té deux autostoppeurs, un Amé- ricain impérial et un Indien fêlé, vétéran du Vietnam.

C'est au nord de Winnipeg, où la terre est parsemée d'in- ukshuks (monticules de pierres adoptant une forme humaine, symbole des Inuits du Canada) et l'air, rempli d'odeurs végétales et miné- rales, que prend fin son voya- ge. Dans une réserve indienne au bord du lac Tipeesat. Les habitants n'y sont pas seule- ment pauvres, mais écartés et oubliés. Pissenlit sait qu'il vient de mettre les pieds dans un monde à part. Le Tiers- Monde caché dans le Premier Monde. Le romancier va, re- vient et repart, tant pis s'il exa- mine plusieurs fois ce désastre humain, toujours avec la même verve, la même ironie, dans une langue abondante en pointe de railleries. «Petites ca- tastrophes intérieures d'un pays qui répand ses messages de fra-

ternité et de paix sur les tri- bunes du monde».

Il n'hésite pas à faire une lec- ture critique acerbe de la loi fé- dérale sur les Indiens, qui les soumet à la tutelle économique des gouvernements blancs. Une tragédie qui se poursuit aujourd'hui dans «une somno- lence des lois canadiennes, un ethnocentrisme primitif, qui fait que les plus faibles de ce pays, dispersés dans les forêts et l'im- mense toundra, s'affaiblissent et disparaissent chaque jour». Comment en est-on arrivé à ôter à tant d'hommes à la fois tout instinct de survie? Un blues indien à tue-tête.

Il nous faut dire un mot de l'intrusion du héros homérique dans la trame narrative du ro- man. De nature solitaire, Pisse- nit a choisi comme fidèle compa- gnon un livre, *L'Iliade et l'Odyssée*. En lecteur chicanier d'Homère, il s'oppose au guer- rier Ulysse, avant de le re- joindre dans son odyssée inté- rieure, dans sa quête de la sa- gesse et du bonheur. Comme Ulysse dont l'amour est une des escales (Calypso), Pissenlit s'approche doucement de Rosa, une Indienne de la réserve.

Alain Poissant, deux fois fina- liste aux prix littéraires de Ra- dio-Canada dans la catégorie ré- cit, nous offre un «roadstory» écrit dans une langue alerte et épurée où se mêlent avec un grand réalisme le destin d'un homme parti à la conquête de lui-même et la condition amé- rindienne. Le discursif et l'analy- tique l'emportent parfois sur le romanesque, juste ce qu'il faut pour inquiéter les consciences.

Collaboratrice du Devoir

HEUREUX QUI COMME ULYSSE

Alain Poissant
Éditions Sémaphore
Montréal, 2010, 103 pages

MATERNITÉ

SUITE DE LA PAGE F 1

de laisser à d'autres le soin de nourrir et d'élever son enfant. Epoque que l'auteure met en parallèle avec celle des années 1960-1970.

Comment, dans ce contex- te, défendre l'existence d'un instinct maternel? «A parcou- rir l'histoire des attitudes ma- ternelles, naît la conviction que l'instinct maternel est un mythe», conclut-elle dans ce livre, thèse qu'elle réitère dans son plus récent essai pour combattre l'offensive naturaliste des dernières an- nées. «Nous n'avons rencon- tré aucune conduite universel- le et nécessaire de la mère. Au contraire, nous avons constaté l'extrême variabilité de ses sentiments, selon sa culture, ses ambitions ou ses frustra- tions. [...] Au lieu d'instinct, ne vaudrait-il pas mieux par- ler d'une fabuleuse pression sociale pour que la femme ne

puisse s'accomplir que dans la maternité?»

Pression sociale qui s'ac- centue, au dire de la philo- sophe, et qui ébranle mainte- nant le choix des femmes qui ne désirent pas d'enfant, se- lon Lucie Joubert.

Le Devoir

L'ENVERS DU LANDAU

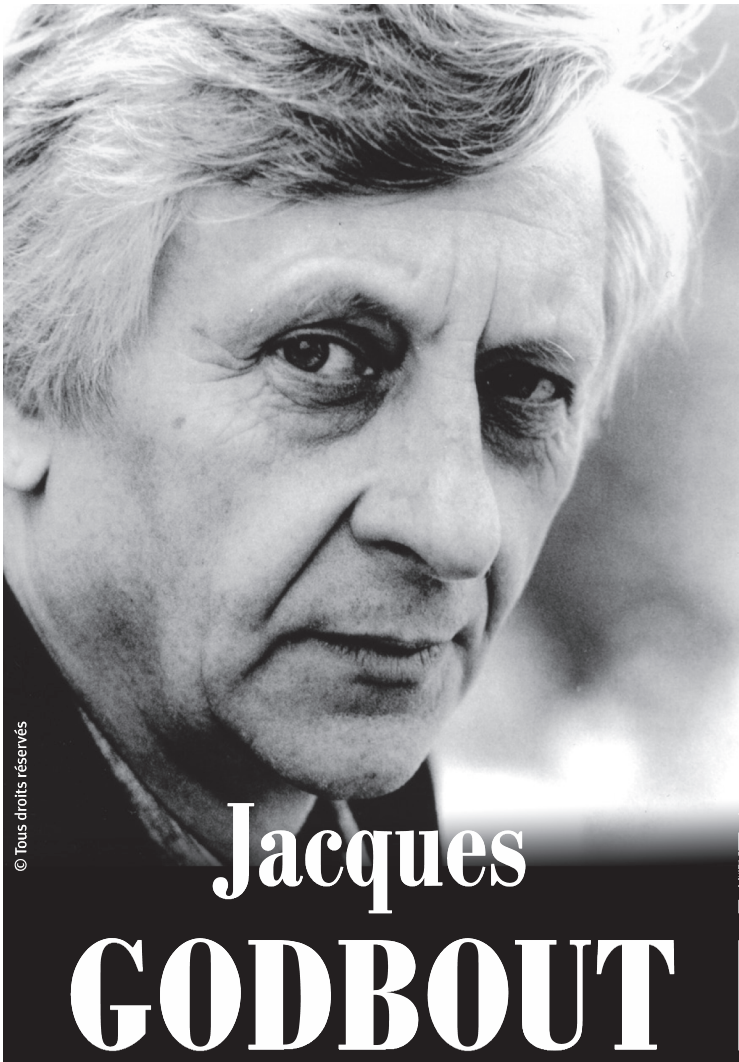
Lucie Joubert
Triptyque
Montréal, 2010, 104 pages

L'AMOUR EN PLUS

Elisabeth Badinter
Flammarion
Paris, 2010, 287 pages

LE CONFLIT: LA FEMME ET LA MÈRE

Elisabeth Badinter
Flammarion
Paris, 2010, 269 pages



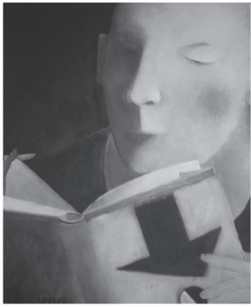
© Tous droits réservés

Jacques GODBOUT

LIRE, C'EST LA VIE

Le livre d'un lecteur, le livre d'un écrivain
qui déchiffre le monde bigarré qui nous entoure.

Jacques Godbout



LIRE, C'EST LA VIE

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Collection «Papiers collés»
344 pages • 27,95 \$

Retrouvez-nous sur
twitter et facebook



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

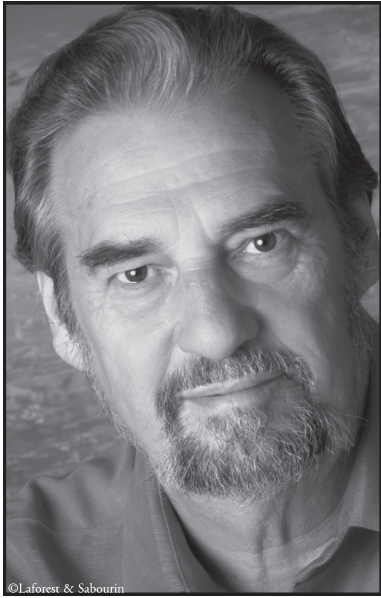
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

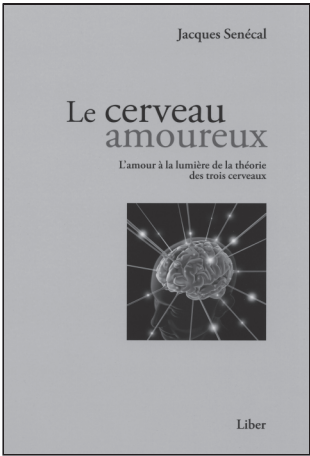
Jacques Senécal

Le cerveau amoureux

L'amour à la lumière
de la théorie des trois cerveaux



© J. Lafont & Sébourn



Liber

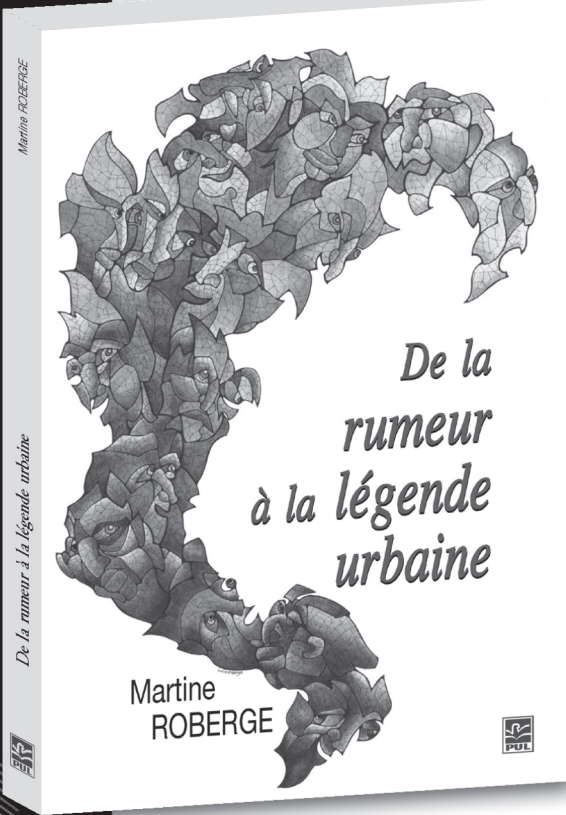
206 pages, 24 dollars



Presses de
l'Université
Laval

Tout le monde croît
savoir ce dont il s'agit...

Martine ROBERGE



Martine ROBERGE

162 pages • 24,95 \$



ETHNOLOGIE DE
L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

www.pulaval.com

Visitez les Presses

La vie tourmentée du
célèbre metteur en scène
André Brassard,
racontée par Guillaume Corbeil



BRASSARD

Guillaume Corbeil

Libre Expression

En librairie dès maintenant



GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM



LITTÉRATURE



Georges-Hébert Germain

SOURCE LIBRE EXPRESSION

Fureur de la colère, enchantement de l'amour

Talent de conteur, plume alerte. Et rigueur dans les faits. Tout y est. Tout ce qu'on aime de Georges-Hébert Germain. Qui s'éloigne de la biographie pour plonger dans une fresque historique pleine de rebondissements.

La *Fureur et l'Enchantement* rappelle par certains aspects la fougueuse épopée de l'auteur sur Christophe Colomb. Où, quoiqu'assis sur des bases historiques solides, le récit se permettait de belles éclaircies, des envolées nourries vers la fiction. Cette fois, le personnage central du livre n'a jamais existé dans la réalité. Même chose pour ses proches. Mais voltigeant autour d'eux plusieurs figures plus ou moins connues de notre histoire.

Le contexte: les années 1837-1838. Celles de la rébellion des Patriotes, avec les Chénier, Nelson et autres insurgés tragiquement écrasés. Mais aussi, celles de la guerre du bois et de la colonisation au Saguenay, beaucoup moins exploitées dans notre littérature.

Ainsi se chevauchent, dans *La Fureur et l'Enchantement*, la défaite des Patriotes et celle, moins sanglante mais tout aussi dure à avaler, de ce qu'on a appelé la Société des Vingt-et-un. Ce regroupement de cultivateurs de la Malbaie lutait à sa façon pour sortir de la misère.

Ce que nous montre avec doigté Georges-Hébert Germain, c'est que ces hommes-là étaient confinés à des terres incultes, subdivisées en lots de plus en plus petits. Ils n'étaient pas les seuls: «*Le peuple canadien était en colère. Les habitants n'avaient plus de terre où s'établir. Les vieux seigneurs du Régime français refusaient de céder les leurs.*»

Ce que l'on comprend: les membres de la Société des Vingt-et-un souhaitaient s'établir au royaume du Saguenay. Non seulement pour bûcher du bois, à la solde des développeurs riches, mais aussi pour s'approprier, avec leurs familles nombreuses, le sol fertile. Y faire de la culture, de l'élevage. Et y bâtir maison. Bref, être leurs propres maîtres: c'est ce qu'ils visaient.

Mais, assaillis de toutes parts, floués, pris en étau par la Compagnie de la baie d'Hudson et acculés à la faillite au profit du plus important producteur et exportateur de bois d'œuvre des deux Canadas, William Price, ils ont dû courber l'échine.

Fascinant, et troublant, de voir à quel point, d'un côté comme de l'autre, du côté de ceux qui ont pris les armes et du côté de ceux qui ont choisi la voie pacifique, le défrichage, l'objectif était le même: se faire une place au soleil, «*faire de la place sur la terre pour des gars qui n'en avaient pas*». Autrement dit: «*rendre ce pays à ceux qui l'habitaient*».

François, 20 ans, le héros imaginaire de l'histoire, ira de désillusion en désillusion, lui qui ne rêve que d'une chose: «*posséder une ferme entre la mer et la montagne, avec une femme et des enfants, des chevaux, peut-être même une goélette*».

En fuite, recherché par la

police, il participera à l'insurrection contre le pouvoir britannique, se battra un temps contre les Habits rouges. Mais, refusant de mourir en martyr, de suivre Chénier jusque dans ses derniers retranchements à Saint-Eustache, il reprendra bientôt la route.

Il rentrera chez lui, à la Malbaie. Et participera à l'épopée au royaume du Saguenay. Tout en s'interrogeant sur la légitimité du projet. Sur le sort des Amérindiens sur place, en particulier: à qui appartenait cette terre, finalement?

Entre-temps, on aura eu droit à des combats, à des échafourées, à des traquards de toutes sortes mettant aux prises Blancs, Métis et Amérindiens. Les amateurs d'action seront servis.

Voilà pour la fureur de *La Fureur et l'Enchantement*. La fureur qui prend la place de la détresse, en référence à *La Détresse et l'Enchantement*, de Gabrielle Roy. Mais l'enchantement demeure. L'enchantement à la Georges-Hébert Germain.

Il est là tout le temps, à vrai dire. L'enchantement des paysages, de la nature sauvage. L'enchantement du rêve. L'enchantement des sentiments, du désir. De l'amour, surtout. Car ce jeune François, s'il y a une chose à laquelle il n'a cessé d'aspirer tout au long de ses péripéties, c'est bien à cela. Trouver l'amour. Et le garder. Mais il lui faudra d'abord expérimenter diverses relations. Qui donnent lieu, d'ailleurs, à des pages empreintes de sensualité. Qui donnent corps, aussi, à de beaux personnages de femmes, forts, nuancés.

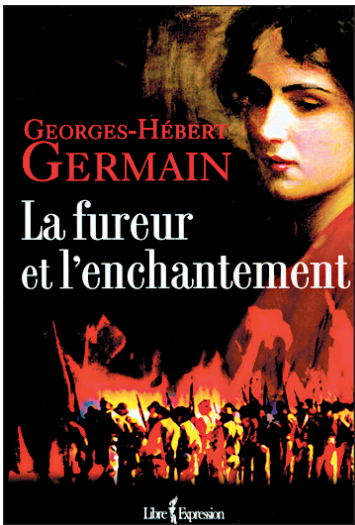
Le portrait d'ensemble est plus que réussi. On patauge un peu dans les détails parfois, le trait est un peu gros au passage, mais l'armature est solide. La façon de faire: chapitres courts, chutes qui appellent une suite. On glisse d'un tableau à l'autre, avec, chaque fois, l'impression d'avoir vécu les choses de l'intérieur. Au bout de 500 pages, on s'étonne que ce soit déjà fini.

Et l'on se prend à rêver d'un tome 2.

Collaboratrice du Devoir

LA FUREUR ET L'ENCHANTEMENT

Georges-Hébert Germain
Libre Expression
Montréal, 2010, 504 pages



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'odyssée cubaine d'un baby-boomer

CHRISTIAN
DESMEULES

Les tropiques. Moiteurs, malheurs, fruits gorgés de saveur, odeurs de café, tourisme des sens et de la conscience. C'est le territoire de *Rhadamanthe*, un premier roman à saveur de comédie dramatique qui se déroule à Montréal et à Cuba — surtout à Cuba. Un pays où la fiction de Maya Ombasic avait déjà mis les pieds, si on peut dire, puisque ses *Chroniques du lézard* (Marchand de feuilles, 2007), un court recueil de nouvelles bien accueilli, y puisaient toute leur inspiration.

Cette fois encore, Ombasic pose un regard sans fard sur ses contemporains, hommes ou femmes, Cubains ou Québécois, sans distinction.

Marc Vadeboncœur, «*bébé-boumeur*» nouvellement retraité de la fonction publique fédérale, saisit l'occasion d'un malaise cardiaque pour se secouer les puces et divorcer de sa femme après «*trente années de prison*» et d'anesthésie générale. Secrètement, il nourrit le rêve d'ouvrir et d'exploiter un petit café.

Dans un premier temps, sa rencontre avec Vrany, une «*ditatrice suisse-allemande*» adepte de la manière forte avec les

hommes et de produits naturels, avec laquelle il fera un voyage à Cuba, le positionnera durablement sur l'orbite cubaine. Vrany vite délaissée, d'autres attractions, plus locales, sauront faire vibrer le héros de Maya Ombasic. Il tombe sous le charme du pays et de ses habitants. «*Il était si fasciné qu'il voulait tout faire comme eux: vivre, marcher, danser, aimer.*»

L'homme, qui n'a jamais connu de grand amour, n'a jamais non plus vécu de grande tragédie (la guerre, l'exil, l'amputation d'un membre, la perte d'un enfant). On pourrait s'attendre au pire pour ce presque puceau de la vie, petit oiseau sans défense, victime idéale d'un escroc ou d'une femme fatale.

Il aura plutôt droit à l'ouragan tropical, à la fureur caribéenne, au grand vortex: une Cubaine. Et cela même si un ami, barman dans un hôtel de Camagüey, exilé bosniaque et propriétaire d'un violon Stradivarius (hum), l'avait mis en garde contre les femmes cubaines. Rien à faire: il tombe amoureux d'une jeune femme de Baracoa qui semble lui vouer en retour un amour sincère.

Passons vite sur les détails nombreux, les allers-retours



© MÉLANIE VINCELETTE

Maya Ombasic

entre Montréal et Cuba, et disons seulement que l'aventure finira par tourner au cauchemar. Duplicité féminine, impossibilité de connaître l'autre, choc Nord-Sud, pragmatisme d'individus prêts à tout pour améliorer leur existence dans cette prison sans barreaux: l'odyssée cubaine de Marc Vadeboncœur se transformera en un long voyage en enfer.

Histoire d'ensorcellement un peu convenue qui finit par

s'adoucir en dépit d'un début plutôt féroce, *Rhadamanthe* accumule quelques invraisemblances et pas mal de digressions. Un roman, tout compte fait, divertissant et léger.

Collaborateur du Devoir

RHADAMANTHE

Maya Ombasic
Marchand de feuilles
Montréal, 2009, 260 pages

EN BREF

VLB en «Boréal compact»

Les éditions du Boréal ont conclu une entente avec Victor-Lévy Beaulieu afin de publier au cours des prochaines années plusieurs de ses œuvres dans la collection «Boréal compact». Dès le mois de mai, on publiera le tout premier roman du prolifique auteur, *Mémoires d'outre-tonneau*, de même que son essai récent *James Joyce, l'Irlande, le Québec*. Plus tard cette année, *Blanche forcée* et *Monsieur de Voltaire* suivront. Rappelons que VLB avait déjà publié quelques-uns de ses livres dans la collection de poche concurrente, «Typo». — *Le Devoir*

L'identité canayenne vue par J.-C. Germain

Rappelons que l'auteur Jean-Claude Germain sera à la librairie Monet aujourd'hui, à 14h, pour présenter son ouvrage

Nous étions le Nouveau-Monde, publié chez Hurtubise HMH. L'auteur y retrace «*les origines de l'identité canayenne*», incarnée par «*l'esprit d'indépendance*». Une occasion de croiser Jeanne Mance, Maisonneuve, Frontenac, Madeleine de Verchères, Le Moyne, Montcalm et bien d'autres. — *Le Devoir*

Livres québécois en numérique

Tous les livres numériques des éditeurs québécois se retrouveront désormais sur le site transactionnel *www.livre-quebecois.com*, selon une entente entre les librairies indépendantes du Québec et les éditeurs québécois qui étaient déjà présents dans l'entrepôt numérique De Marque. Le site *www.livrequebecois.com*, développé par les librairies indépendantes du Québec, reçoit déjà plus de 100 000 visiteurs par mois. Les librairies indépendantes du Québec travaillent de concert avec l'Association des libraires du Québec. — *Le Devoir*

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 23 février au 1^{er} mars 2010

1 UN BONHEUR SI FRAGILE T. 2 Michel David (Hurtubise HMH)	16 LA CLÉ POUR VIVRE SELON LA LOI DE... Jack Canfield / D.D. Watkins (ADA)
2 RU Kim Thúy (Libre Expression)	17 LE VOYAGE D'HIWERS Amélie Nothomb (Albin Michel)
3 QUATRE JOURS DE PLUIE Denis Monette (Logiques)	18 LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)
4 PARCE QUE C'ÉTAIT TOI Marc Fisher (Québec Amérique)	19 LES PLUS GRANDS PEINTRES David Garff (Hurtubise HMH)
5 LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 7 Charlaine Harris (Flammarion Québec)	20 LA MÉDECINE SOIGNE, L'AMOUR GUÉRIT Christine Angélard (Fides)
6 DÉRIVES Biz (Leméac)	21 UNE MONDE SANS FIN Ken Follett (Livre de poche)
7 LA MAGIE DES MOTS VOL. 1, N°1 Christine Robertson (ADA)	22 L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal)
8 VOUS DEVEZ LIRE CE LIVRE! Jack Canfield / Gay Hendricks (ADA)	23 TERRE D'ENFANCE Kevin Kling (Hurtubise HMH)
9 DÉMAQUILLÉE Dominique Bertrand (de l'Homme)	24 DU NOUVEAU DANS LA MIJOTEUSE Collectif (ADA)
10 JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 3 Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)	25 QUELQUE CHOSE COMME UN GRAND... Joseph Facal (Boréal)
11 LE GUIDE DE LA MOTO 2010 Bertrand Gahel (MCG)	26 LES SEPT JOURS DU TALON Patrick Senécal (Allre)
12 GO GIRL! T. 1 Rowan McAuley (Héritage)	27 NARUTO T. 46 Masashi Kishimoto (Kana)
13 LES HÉRITIERS D'ENKIDIEV T. 1 Anne Robillard (Wellen)	28 SEXE, DIAMANTS ET PLUS SI AFFINITÉS... Lauren Weisberger (Pocket)
14 SHUTTER ISLAND Dennis Lehane (Rivages)	29 LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
15 CUISINER AVEC ROSIE: LES RECETTES... Rosie Daley (ADA)	30 LOU! LASER NINJA T. 5 Julien Neel (Glénat)

carte-cadeau

Jouez la carte de la culture!

Retrouvez-nous sur twitter et facebook

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Lisa MOORE

FÉVRIER

Un livre lumineux.

The Globe and Mail

Elle est très forte, Lisa Moore, pour superposer les couches dans sa fiction. Pour s'immiscer dans la tête de tous. Pour plonger dans la profondeur de leurs sentiments, de leurs déchirements. Mais sans pathos. Avec une justesse remarquable.

Danielle Laurin
Le Devoir

Roman · 296 pages · 24,95 \$

© Barbara Stoneham

LITTÉRATURE

Les gros bras

Université de Sherbrooke, un colloque sur l'édition engagée. C'est le vendredi de la Semaine de la liberté d'expression, comme par hasard. Dans la ville, les cardinaux rouges ont entrepris leur marquage territorial printanier et leurs cris qui font penser à des alarmes antivol d'autos retentissent de bon matin. Monsieur Pierre Hébert, spécialiste de la censure et de Camus, me dit-on, inaugurerait la séance avec une brève présentation sur Jacques Hébert, aucun lien de parenté, celui du *J'accuse les assassins de Coffin*. Je savais que le docteur Serge Mongeau figurait parmi les invités de la table ronde programmée en après-midi et ne pouvais pas m'empêcher d'avoir une sorte de sourire en coin à l'idée que les chemins de Mongeau et de Hébert allaient se croiser de nouveau, 40 ans après la Crise d'octobre. Le second serait présent en âme seulement, projetée sur un écran d'un blanc crèmeux par un logiciel quelconque. Le premier serait là en chair et en os, l'homme de la décroissance et de la simplicité volontaire, un très beau monsieur, qui tient le fort, comme on dit (n'ayant jamais essayé de le faire rouler sous la table à coups de shooters de Jack Daniel's, je ne parle pas de la boisson, on l'aura compris).

Je pourrais citer les mots très chaleureux qu'eut Jacques Ferron pour cet anti «iste» et anti «ogue» qui, après avoir fait paraître un traité de sexologie au tournant des années 70, seulement pour aider les mal pris de la révolution sexuelle, eut l'élégance de s'abstenir de devenir sexologue. Mais je me retiens

et c'est uniquement par crainte de voir la citation ferronienne devenir un tic de cette chronique, une manière de placer l'écriture sur le pilote automatique. Les deux médecins avaient compris ce qui allait plus tard devenir un lieu commun de nos sociétés omni-médicamenteuses, à savoir que les gens sont d'abord malades de leur mode de vie, de leurs conditions d'existence et de leur environnement. Le monde donne aujourd'hui raison au docteur Mongeau, le plus souvent

de la mauvaise manière, en se donnant pour objectif de hâter la course à la prospérité. Et l'industrie pharmaceutique participe à cette création de la richesse, triomphante quand les hôpitaux débordent, grimpée sur le podium des plus gros profiteurs de l'économie avec le tourisme et le pétrole.

En 1969, Pierre Bourgault, qui lorgnait l'investiture du PQ dans Taillon, retira ses billes quand il vit les assemblées partisans virer à la foire aux biceps. Son adversaire avait eu la bonne idée de rallier la pègre locale à sa cause. Le Parti libéral, lui, gérait beaucoup mieux ses relations avec le crime organisé, comme maintenant. Que ça se passe au Parti québécois pouvait choquer. À l'élection de 1970, Serge Mongeau se présenta comme candidat indépendantiste indépendant dans ce comté où le PQ avait ses chances et où Mongeau ôta quelque chose comme 3000 voix au candidat de la vieille politique, celle des télégraphes et des sbires.

Cet épisode n'est pas sans rapport avec la genèse de la Crise d'octobre. Parmi les tra-



ARCHIVES LE DEVOIR

Serge Mongeau dans les années 1970

vailleurs d'élection de Mongeau se trouvaient des gens comme Francis Simard, aux yeux de qui la candidature du docteur représenterait un dernier étendard politique légal. Simard a jugé l'épisode assez significatif pour lui consacrer plusieurs pages de son livre. Ferron, lui (oups! s'excusez...), a maintes fois commenté ce qu'il appelait le «*noyautage du PQ-Taillon par la pègre*». Et un des amis de Paul Rose, un certain Turgeon, à moins que ce ne fût Beauchamp (bref, un de ces drôles qui eurent la drôle d'idée d'aller faire du tourisme à Hartford quelques jours avant l'enlèvement de monsieur Cross), mentionnerait même toute l'affaire devant le coroner chargé d'enquêter sur la mort de Pierre Laporte.

Arrive Octobre 70 et c'est ici que l'histoire devient franchement comique. Jacques Hébert, l'éditeur engagé des années 60, le pourfendeur du duplessisme, ci-devant président de la Ligue des droits de l'homme, a vu, deux ans plus tôt, son meilleur ami, une sorte de play-boy sociaux, devenir premier mi-

nistre du Canada. Hébert n'avait rien, en principe, contre les libérateurs de peuple. En 1966, le président de la Ligue a même signé un appel en faveur des prisonniers politiques, dont Pierre Vallières et Charles Gagnon. L'automne 1970 va lui donner l'occasion d'ajuster son jugement et de mieux choisir ses innocents. Camus a fameusement dit qu'il choisirait sa mère contre la Justice. Le cœur de Jacques Hébert va balancer pour le Prince.

On peut faire une assez bonne revue de presse des événements d'Octobre sans jamais tomber sur une seule prise de position publique un tant soit peu vigoureuse de ladite Ligue des droits de l'homme au sujet de l'emprisonnement arbitraire des quelques centaines de citoyens qui furent alors privés de leurs droits les plus élémentaires. En Octobre, sous Jacques Hébert, la Ligue a regardé passer le train comme une grosse vache fédéraliste. Un des embastillés était Serge Mongeau. Son livre écrit à chaud, *Kidnappé par la police*, reste le meilleur document disponible, avec le film de Brault, pour connaître le déroulement des arrestations et les détails du séjour *intra-muros* de ces poètes, syndicalistes, travailleurs communautaires et autres esprits progressistes. Mais ce n'est pas tout: à peine sorti de taule, Mongeau va porter son livre aux éditions du Jour, la maison *hot* de l'époque, fondée et présidée par... Jacques Hébert! On entend parfois des auteurs se plaindre du manque de soutien de leur éditeur, mais les relations entre ces deux-là, telles que relatées par Mongeau dans la plus récente réédition de *Kidnappé par la police*, sont tout simplement hilarantes.

Aujourd'hui, Serge Mongeau est éditeur. Il n'a aucun ami premier ministre. Et il se retrouve aux prises avec une autre espèce de gros bras, celle qui a troqué le pied-de-biche et la chaîne de bicycle pour la mise en demeure légale et les avocasseries de l'hyper-Fric. Et Mongeau, il ne sait pas se tenir autrement que droit, comme en 1970, dans Taillon. Je reviendrai bientôt sur l'affaire *Noir Canada*. Un livre dont le contenu vaut 11 millions, c'est de l'or en barre.

hamelinlo@sympatico.ca

KIDNAPPÉ
PAR LA POLICE

Serge Mongeau
Ecosociété
Montréal, 2001, 190 pages

POLARS

Trois couleurs exotiques

Le polar plonge tellement, par définition pourrait-on dire, dans le plus profond de la vie... qu'il en vient de partout. De toutes les régions du globe comme de tous les milieux qui composent ce monde bizarre dans lequel nous mijotons. Trois exemples.

MICHEL BÉLAIR

À part John Le Carré et Deon Meyer le Sud-Africain, il n'y a pas beaucoup d'auteurs qui situent leur intrigue dans le sud de l'Afrique. Michael Stanley, lui, plante les enquêtes de son inspecteur David Kubu Bengu au Botswana, à la frontière du désert et de l'Angola. C'est dans ce pays des «diamants de sang», avec lesquels les mercenaires ont longtemps là-bas acheté des armes, que l'on retrouve un cadavre à moitié dévoré par les hyènes, près d'un point d'eau. Ce sera le premier d'une longue série.

Ce *Festin de hyènes* est, surprisel, un livre captivant. Au centre, la figure pachydermique de l'inspecteur Kubu qui essaie de mener son enquête sans compromis, et derrière, en filigrane toujours, ce fond de colonialisme à la sauve grandes familles *british* exploitant un gisement «chez ces pauvres Noirs qui ne sauraient pas vraiment y faire»... Il y a là aussi des trafiquants de toutes sortes qui essaient de tirer parti des vestiges des luttes tribales et des intrigues en porte-à-faux et qui se buteront à l'entêtement de Kubu et de son équipe. Une belle découverte à faire.

Du Botswana, passons à l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) de la fin des années 1950, alors que Leo Demidov nous revient à la tête d'une «vraie» unité spéciale de la police créée à la fin du livre précédent de Tom Rob Smith, *Enfant 44*, dont nous vous avons parlé l'an dernier à pareille date ou presque. Ici, pour sauver sa famille, Leo se voit forcé de quitter Moscou et de plonger dans l'enfer du goulag 57 sur la Kolyma, cette péninsule enneigée où les Soviétiques envoyaient croupir les prisonniers politiques.

Mais l'intrigue s'avère de plus en plus complexe et, en s'évadant presque miraculeusement du goulag, Leo nous fera bientôt entrer en contact avec les «vory», ces SDF criminels regroupés par bandes qui vont venir étoffer les rangs des mafias russes. On se retrouvera même, à la



© JERRY BAUER

Tom Rob Smith

poursuite de celle qui a enlevé sa fille, au cœur de Budapest en octobre 1958, alors que la capitale hongroise se soulève contre l'occupant russe... et tout juste avant qu'elle ne soit écrasée sans pitié. Là aussi, c'est presque par miracle que Leo et les siens réussiront à en sortir vivants. Tout comme dans son précédent *Enfant 44*, Tom Rob Smith met ici en scène des personnages vrais et touchants dans une fresque historique monumentale où la paranoïa et la manipulation sont érigées en système. À lire absolument.

Dans *Les Visages*, par contre, l'exotisme est ailleurs. Dans la peinture d'un milieu plutôt: celui des arts visuels et des galeries *chicos* de la Grosse Pomme, *hic et nunc*, maintenant. Même si, en parallèle, on remontera jusqu'au milieu du XIX^e pour saisir l'ampleur du drame qui se joue dans l'œuvre hallucinée de Victor Crack. Tout commence alors que le galeriste Ethan Muller découvre une série de dessins absolument exceptionnels dans un appartement abandonné, de véritables chefs-d'œuvre. L'auteur des dessins, un certain Victor Crack qui végétait là depuis plus de 40 ans, a disparu sans laisser de traces: c'est le type même du génie dont personne n'a jamais entendu parler. Son œuvre connaîtra un succès phénoménal lorsque Muller exposera les dessins dans sa galerie... et les vendra, évidemment, à prix fort.

Sauf qu'un flic à la retraite lui fera bientôt découvrir que les visages de chérubin de certains dessins de Crack sont ceux d'enfants assassinés un quart de siècle plus tôt par un tueur en série. En découvrant peu à peu qui est Victor Crack, Ethan Muller remontera avec nous jusqu'aux premiers Muller arrivés en Amérique et mettra aussi à nu un terrible secret de famille. L'intrigue est ici particulièrement bien menée, mais c'est surtout les flèches lancées avec justesse et ironie sur le monde et sur le marché de l'art contemporain qui rendent ce gros livre irrésistible. Avec, en prime, un regard en biais sur les grandes familles immigrées qui ont aussi bâti le destin de l'Amérique. Un irrésistible «*page turner*», comme disent les Français.

Le Devoir

UN FESTIN DE HYÈNES

Michael Stanley
Traduit de l'anglais
par Nicolas Thiberville
JCLattès
Paris, 2009, 568 pages

KOLYMA

Tom Rob Smith
Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon
Belfond
Paris, 2010, 402 pages

LES VISAGES

Jesse Kellerman
Traduit de l'anglais
par Julie Sibony
Sonatine
Paris, 2009, 472 pages

40 ans
de livres et d'idées

Membre de
L'ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES



Presses
de l'Université
du Québec

www.puq.ca

Sous la direction de
JEANNE D'ARC GAUDET et LOUISE LAFORTUNE

Les grands enjeux
des femmes pour
un développement durable

Préface d'Yvon Fontaine et Benoît Bourque • Postface de Paulette Sonier-Roux



Presses de l'Université du Québec

LES GRANDS ENJEUX
DES FEMMES POUR
UN DÉVELOPPEMENT DURABLE

Sous la direction de Jeanne d'Arc Gaudet et Louise Lafortune

La durabilité du développement passe par la démocratie et, plus particulièrement, par les femmes. Abordant deux thématiques, soit les enjeux déterminants pour les femmes du Sud et ceux pour les femmes du milieu des sciences, des technologies, de l'ingénierie et des mathématiques (STIM), les auteurs s'interrogent sur le rôle nécessaire que devrait jouer la femme.

224 pages | 24\$

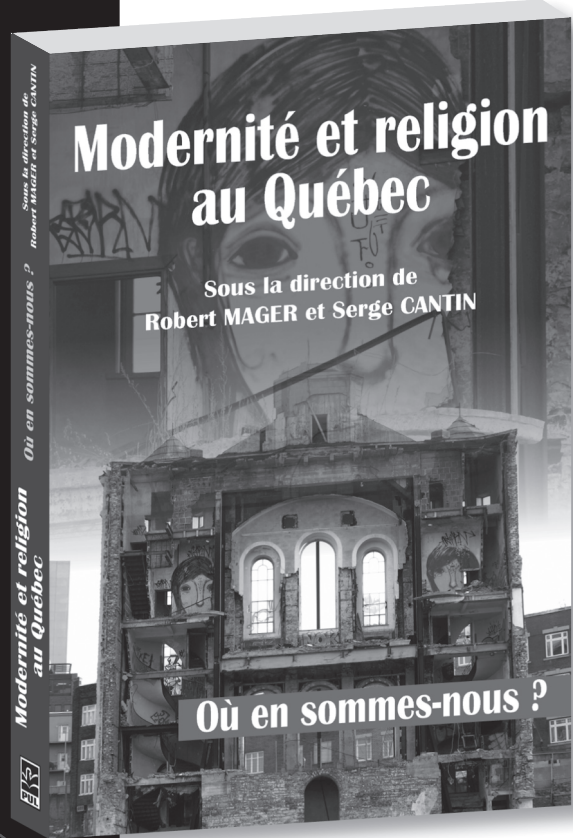


Presses de
l'Université
Laval

Visitez les Presses www.pulaval.com

Modernité et
religion au Québec

OÙ EN SOMMES-NOUS ?



430 pages • 39,95 \$

Sous la direction de
**Robert MAGER et
Serge CANTIN**

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Défilé de fantômes

Les nouveaux ouvrages de Maryline Desbiolles, Roger Grenier et Jean-Jacques Schuhl

GUYLAINE MASSOUTRE

Disparus, détails oubliés, cérémonies de jadis, ces secrets du temps hantent les amateurs de photographie. Tel n'est-il pas aussi le cas de ceux qui écrivent? Maryline Desbiolles les réunit dans *La Scène*. Tableau vivant et bien titré, ce récit nous plonge dans la communion d'une famille italienne, la sienne, à la fin des années 60.

Quatre hommes, un garçonnet, cinq femmes et une petite fille. Ils sont là, d'un côté et de l'autre de l'image, séparés selon le genre, autour de la table qu'on a dressée dehors sous la lumière d'été. La scène se métamorphose en écriture, et tant mieux si la mémoire invente. «*Mais c'était un bonheur d'aller s'asseoir un peu plus bas sur les rochers, sous prétexte qu'on était trop serrés à table, avec son cornet de poissons frits, regarder la lune très brillante que la mer gobait.*» Ce commerce, plaisant et chaleureux, accueille aussi la difformité. Le livre vibre à l'unisson.

En longues phrases mémorielles, où comparaison rime avec imagination et vie ultérieure avec ailleurs, Desbiolles évoque la qualité des gestes, les coutumes, les silhouettes tissant ces liens humains, pleins de gourmandise et renés grâce à une photo. Un après-midi surexposé se suspend aux mots, avant de s'effacer dans «*la chute*» du temps.

Comme dans les natures mortes, quelque chose de pourri figure bien sur l'image; est-ce cet enfant qui a mal tourné, est-ce le mouvement de l'histoire, est-ce la fragilité de l'amour, la perte de toute enfance? «*[...] la retouche de la photo rend heureusement la scène incompréhensible, la généalogie caduque, les lieux tangents, la scène retouchée est incluse dans une scène plus grande, une scène qui la happe, la scène du monde qui ne lui donne pas de sens, qui ne l'éclaire pas, mais la bouleverse et la déchire.*» Sous cette plume, fine, claire, jolie, est gommée la banalité. Demeure le culte en noir et blanc.

Moments insolites

Compagnon de Camus dans l'aventure journalistique, puis éditeur chez Gallimard, lauréat du Grand Prix de l'Académie française, déjà en 1985, pour l'ensemble de son œuvre — il a 85 ans maintenant —, Roger Grenier publie *Dans le*



J. SASSIER

Roger Grenier publie *Dans le secret d'une photo*, dans la collection littéraire de moments autobiographiques «L'un et l'autre» de Gallimard.

secret d'une photo, dans la jolie collection littéraire de moments autobiographiques «L'un et l'autre» de Gallimard.

Grenier a toujours eu un déclin au bout du doigt. Ami de Brassai de Lazareff, de Henry Miller, de Picasso... impossible de nommer tous ces écrivains, cinéastes, peintres, il les a tous connus, photographiés au XX^e siècle. Voici qu'il évoque ceux de la photo, comme son chien qui pose, même ces personnes sur les clichés perdus qui ont traversé le cadre pour couler dans la fontaine aux citations.

Est-ce un exil du passé dans le présent, une sortie du monde? Grenier se souvient et entend encore ses sujets lui parler. C'est léger, un instant gracieux, pittoresque. Anecdote et libre, instantané. La photo y joue un rôle de démon: «*Qui sait où notre imagination, nos obsessions vont nous entraîner quand nous la regardons?*»

Autoscopie

Jean-Jacques Schuhl est à lui seul un fantôme des cou-

lisses. Se souvient-on de son étoile filante, le roman d'Ingrid Caven, Prix Goncourt 2000? *Entrée de fantômes* revient au récit romancé, pièce d'un écrivain sans œuvre, où une figure colorée à l'œil fantasma extirpe ses mots d'un royaume de cinéma.

Quasiment sans écriture, loin des codes, hormis celui de sa bohème, Schuhl contrefait de grands airs avec ce panache des vedettes qui l'ont toujours hanté. Son souffle haché, bousculé, nerveux, attirant ici l'expressionniste allemand, là toutes les rencontres du milieu, accule ce polar somnambule à une somme de mondanités dégluties.

Sans cette obsession négative, Schuhl n'aurait sorti là qu'un fond de tiroir. Mais la difficulté d'écrire fait un nœud coulant autour de cet ouvrage «*morbide chic*», car ce «*dandy dilettante*», c'est lui-même. Kitsch, hirsute, vaine, la présence fantomatique, consciente, ressemble à ce cliché paru dans *Libération*: Schuhl interviewant Jim Jarmush, «*deux créatures de*

science-fiction, lui avec sa silhouette toujours aux aguets, ses cheveux argent, son visage de mutant et moi mes grandes lunettes noires» — jeu d'ombres pour *Spectres*, film dont Raúl Ruiz lui aurait proposé le rôle, mais qui n'a jamais été tourné.

Collaboratrice du Devoir

LA SCÈNE

Maryline Desbiolles
Le Seuil
Paris, 2010, 119 pages

DANS LE SECRET D'UNE PHOTO

Roger Grenier
Gallimard, «L'un et l'autre»
Paris, 2010, 130 pages

ENTRÉE DES FANTÔMES

Jean-Jacques Schuhl
NRF Gallimard, «L'Infini»
Paris, 2010, 145 pages

PHILOSOPHIE

Wittgenstein, un être divisé

MICHEL LAPIERRE

Le fils de l'une des familles les plus riches de Vienne renonce à sa fortune en 1919 et devient instituteur, puis jardinier. Ce penseur, associé par ses réflexions sur les mathématiques et la logique aux positivistes Russell et Frege, retrouve ensuite le milieu universitaire et le déconcerte, car il croit que «*la philosophie devrait être écrite comme une COMPOSITION POÉTIQUE*». Il ne lui reste qu'à se réclamer de Freud, son grand imaginaire préféré...

Dans les propos qu'il livre, en Grande-Bretagne, à Rush Rhees, son héritier spirituel, Ludwig Wittgenstein (1889-1951), qui enseigna la philosophie à Cambridge durant huit ans, est conscient que l'idée du père de la psychanalyse selon laquelle l'angoisse constitue la répétition de la frayeur éprouvée à la naissance relève des «*explications mythologiques*» plutôt que de la science. Pourquoi se scandaliser de ce goût si réfléchi pour l'imaginaire freudien?

Wittgenstein voyait juste en estimant que «*dans notre langage est déposée toute une mythologie*». Chaque mot cache un monde, souvent inattendu, comme les êtres humains qui le prononcent. Or la logique ne saurait exister indépendamment du langage, qui la défie en dépassant la science.

«*La grammaire est le miroir de la réalité*», écrit le penseur autrichien naturalisé britannique. Voilà l'une des phrases-clés sur lesquelles insiste Ray Monk, lui-même philosophe, dans son admirable biographie de Wittgenstein, publiée originellement à Londres et à New York en 1990 et traduite de l'anglais.

Monk a su que la seule façon d'arriver à comprendre l'œuvre hésitante, changeante et difficile du logicien hanté, sous le voile de l'objectivisme, par son moi consistait à raconter sa vie d'un point de vue analytique. Le biographe britannique souligne: «*Pour Wittgenstein, TOUTE la philosophie, dans la mesure où elle est pratiquée avec honnêteté et dans un bon esprit, commence par une confession.*»

Parmi les confessions, volontiers mélodramatiques, que le penseur a faites à ses amis et que Monk révèle, deux re-

tiennent l'attention. Wittgenstein, élevé dans le catholicisme, avait laissé croire qu'il n'était qu'un quart juif, alors qu'il avait trois de ses grands-parents d'ascendance juive, et s'accusait de ce qu'il considérait comme un grave mensonge. De manière semblable, il regrettait amèrement d'avoir frappé des élèves au cours de sa brève carrière d'instituteur campagnard.

Chez Wittgenstein, deux adversaires luttent l'un contre l'autre. Si le logicien décide que l'éthique «*ne peut être une science*», l'homme, quant à lui, ose la placer au-dessus du savoir objectif en lui conférant une valeur absolue. L'être divisé remarque: «*Ce qui est bon est aussi divin. Aussi bizarre que cela puisse sonner, cela résume mon éthique.*»

Mais l'idéal de la bonté se heurte à une sensualité dévorante qui inquiète cet homosexuel mal dans sa peau. «*Nous sommes*, affirme Wittgenstein, *dans une sorte d'enfer où nous ne pouvons rien faire d'autre que rêver, enfermés et coupés du ciel.*»

La souffrance métaphysique du logicien se traduira par une vive méfiance à l'égard de la science. Cette suspicion entraînera la rupture de son amitié avec Bertrand Russell, admirateur jusque-là de son positivisme. «*Rien n'est plus CONSERVATEUR que la science*, déclarera Wittgenstein. *La science pose des rails.*»

Selon lui, ces rails emprisonneront l'humanité au lieu de l'affranchir, puisque «*l'idée de grands progrès est une tromperie*». Il est bouleversant de constater qu'à l'époque où un autre logicien d'origine autrichienne, Kurt Gödel, démontre par ses fameux théorèmes de l'incomplétude les limites insurmontables des mathématiques, Wittgenstein se sert de la logique pour l'épuiser par la force du langage qui la moule.

C'est ainsi que, dans les mots mêmes de la science tenue en échec, il lance un appel désespéré, novateur, très laïque, digne d'un poète révolté, vers un au-delà encore incertain.

Collaborateur du Devoir

WITTGENSTEIN

Ray Monk
Flammarion
Paris, 2009, 624 pages

Rencontres d'écrivains du Prix littéraire des collégiens

Le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), grâce au soutien du Conseil des Arts du Canada, est heureux de vous inviter à une table ronde où seront présents certains finalistes du Prix littéraire des collégiens :

- Anne Guilbault Joies (XYZ)
- Dany Laferrière L'énigme du retour (Boréal)
- Monique LaRue L'œil de Marquise (Boréal)
- Julie Mazzieri Le discours sur la tombe de l'idiot (José Corti)
- Marc Séguin La foi du braconnier (Leméac)

À Trois-Rivières, le lundi 8 mars à 19h00

Librairie Clément Morin (4000, boul. des Forges)
Avec Anne Guilbault, Monique LaRue, Julie Mazzieri et Marc Séguin
Animateur : Christian Bouchard
RSVP À LA LIBRAIRIE : 819.379.4153

À Québec, le mardi 9 mars à 19h00

Librairie Pantoute (1100, rue Saint-Jean)
Avec Anne Guilbault, Monique LaRue, Julie Mazzieri et Marc Séguin
Animateur : Bruno Lemieux
RSVP À LA LIBRAIRIE : 418.694.9748

À Montréal, le jeudi 11 mars à 19h00

Librairie Olivieri (5219, Côte-des-Neiges)
Avec Anne Guilbault, Monique LaRue, Julie Mazzieri et Marc Séguin
Animateur : Bruno Lemieux
RSVP À LA LIBRAIRIE : 514.739.3639

Les rencontres sont gratuites et ouvertes à tous !

POUR INFORMATION : CRILCQ / Université de Montréal
Tél. : 514 343-7369 / www.crilcq.org



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Les Éditions du

Noroît

Nouveautés

www.lenoroit.com

Peinture aveugle
Robert Melançon

Ce qu'elle voit
Élise Turcotte

VENTE DE FERMETURE
50% DU PRIX DÉJÀ RÉDUIT

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue Saint-Denis, Montréal
ENTRE RACHEL ET DULUTH

Ouvert 7 jours (12h à 18h)
Tous les vinyles et CD à 1\$

Il chante mal mais il écrit bien
- Josée Blanchette

J'écris parce que je chante mal
Daniel Rondeau

Hamac.qc.ca
La nouvelle enseigne de la littérature

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

Prix littéraire des collégiens

CRILCQ

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le Québec catholique d’hier



LOUIS CORNELLIER

Si les Québécois ne connaissent pas leur histoire, ce n’est certainement pas à cause de la paresse de leurs historiens. L’offre, en effet, dans ce domaine, est abondante et de haute qualité. Plusieurs éditeurs, notamment le Septentrion, VLB, Lux, Athéna, Hurtubise et Boréal, lui consacrent des énergies soutenues et de bonnes revues, comme *Mens* ou, dans un registre plus populaire, *Cap-aux-Diamants*, lui sont entièrement dédiés. Fondée par Lionel Groulx en 1947, la *Revue d’histoire de l’Amérique française* contribue aussi grandement à la connaissance et à la compréhension de notre passé. Savante mais très lisible, elle publie des articles solidement documentés, rédigés par des historiens réputés. Son plus récent numéro (hiver-printemps 2009) explore la culture catholique québécoise de la première moitié du XX^e siècle. *Écrire l’histoire de l’Amérique française*, proposent Robert Gagnon et Louise Bienvenue en guise de présentation, *n’est-ce pas toujours un peu écrire l’histoire du catholicisme, de sa présence et de son poids souvent immense dans les nombreux champs d’activité des hommes et des femmes du passé?* Ce numéro, en tout cas, en constitue une éclatante démonstration. Que le Québec ait été très catholique jusqu’en 1960, tout le monde le sait. Or se contenter de ce constat général, c’est ne pas dire grand-chose. Ce catholicisme, souvent perçu comme un éteignoir, a eu

ses complexités, ses débats et son dynamisme. Dans une très riche contribution intitulée *«Les limbes. Opinions théologiques et croyances populaires au Québec du XVII^e au XX^e siècle»*, Marie-Aimée Cliche explore le rapport des Québécois à ce lieu mystérieux auquel étaient destinés les enfants morts sans baptême. Ce dernier, selon saint Augustin, était absolument nécessaire pour effacer la tache originelle et ouvrir les portes du ciel. Pascal, plus tard, écrira que *«ceux qui naissent encore aujourd’hui sans en être retirés [du péché originel] par le baptême sont damnés et privés éternellement de la vision béatifique»*. Saint Thomas, précédemment, faisait toutefois une distinction entre la punition réservée aux pécheurs ordinaires et celle réservée aux nouveau-nés non baptisés, *«privés éternellement de la vue de Dieu, mais sans aucune souffrance supplémentaire»*. Or ce subtil distinguo, qui invente la notion de «limbes des enfants», n’apparaît au Québec que tardivement, c’est-à-dire en 1895, conséquemment au développement *«d’une préoccupation nouvelle pour le bien-être des enfants»*. Avant, et même après encore pour certains, c’est la damnation qu’on craint et qui stimule les baptêmes précoces. Cliche, par exemple, rapporte une coutume, répandue en France et au Québec, qui faisait que *«la mère attendait que son enfant soit baptisé pour lui donner son premier baiser, car avant la cérémonie, il était censé être sous l’emprise du démon»*. En avril 2007, le Vatican a enfin convenu que *«les limbes n’existent pas et que les enfants morts sans baptême vont directement au paradis»*. Ouf! Une polémique théologique Dans une contribution surprenante, l’historien des sciences Yves Gingras déterme une rude et savante polémique théologique qui a

mis aux prises, dans les années 1920, les dominicains et les franciscains. En 1927, le père Ephrem Longpré, médiéviste franciscain avantagement connu en Europe où il passe l’essentiel de son temps, donne une conférence à Montréal dans laquelle il remet en question *«l’hégémonie thomiste prônée par le Vatican dans tout le monde catholique, tant en matière philosophique que théologique»*. Au rationalisme froid du docteur Angélique défendu par les dominicains, il oppose le volontarisme du franciscain Jean Duns Scot (1266-1308), mieux adapté à la société moderne. La tradition franciscaine, explique Gingras, met en avant *«une théologie plus mystique fondée sur le primat de la volonté sur la raison démonstrative (l’intelligence) et sur une psychologie individualiste qui fait place à la connaissance directe des individus singuliers sans passer, comme la philosophie d’Aristote reprise par Thomas d’Aquin, par des concepts abstraits seuls garants d’une science qui n’a de place que pour le nécessaire et le général»*. Le père Rodrigue Villeneuve, oblat d’Ottawa, donnera la réplique à Longpré et une ursuline de Trois-Rivières, sœur Clotilde Lemieux, qui étudiera la philosophie heideggerienne en Allemagne dans les années 1970, poursuivra le combat de Longpré en 1944. Sans entrer dans le détail de cette affaire complexe, on peut au moins en retenir, à l’invitation de Gingras, que *«quelques penseurs catholiques canadiens-français ont tenté bien avant Vatican II d’adapter la pensée catholique aux besoins de la société “moderne” et que cette polémique locale a incarné au Québec «un conflit multiséculaire entre deux grandes doctrines philosophiques et théologiques qui s’affrontent depuis le XIII^e siècle»*. Le Québec catholique n’était pas isolé du monde. Peut-on dire, comme certains historiens, que

l’esprit chrétien du Québec s’opposait à l’esprit sportif? Dans un article très original, Elise Detellier montre que ce n’était pas le cas, en se penchant sur *«le discours médical et religieux sur les sports au Québec, 1920-1950»*. La pratique sportive, illustre-t-elle, était valorisée par les élites québécoises, mais distinctement, selon le sexe des personnes concernées. *«Alors que les hommes sont, pour les médecins et l’Église, encouragés à exercer des sports en vue d’incarner le citoyen idéal d’une nation puissante, les femmes le sont en vue de donner naissance à des enfants qui auront la capacité de le devenir»*, résume Detellier. L’Église craint que le sport ne menace la chasteté et la grâce des filles et n’apprécie pas beaucoup les bains mixtes. Son discours sportif endosse les principes de l’amateurisme et condamne les pratiques fondées sur l’argent et l’idolâtrie des vedettes. L’Église ne méprise pas le corps, rappelle le dominicain M.-C. Forest en 1937, mais elle n’oublie jamais l’âme. Plus encore qu’à l’époque, il fait bon, aujourd’hui, lire ce discours. Ce numéro contient aussi des articles de Dominique Marquis, sur la *Revue dominicaine* (1915-1961), de Michael Gauvreau, sur la pensée de Claude Ryan, de Martial Dassylva, sur l’idéologie scolaire catholique, et de Lucia Ferretti, sur le prêtre psychologue trifluvien Reynald Rivard, pionnier de l’éducation spécialisée au Québec. Il nous offre un enrichissant voyage dans le Québec catholique d’hier. louisco@sympatico.ca

REVUE D’HISTOIRE DE L’AMÉRIQUE FRANÇAISE
«LA CULTURE CATHOLIQUE»
Volume 62, nos 3-4, hiver-printemps 2009

POÉSIE

Élise Turcotte et François Guerrette : survivre aux ruines

HUGUES CORRIVEAU

Le livre est dur, le livre est fort. Il faut dire qu’Élise Turcotte y aborde de front la mort sous toutes ses formes; révoltées et saisissantes de vérité, les figures se bousculent du côté noir du monde, avec en toile de fond les horreurs les plus extrêmes, les abandons éperdus quand les femmes torturées ne répondent plus à l’appel. Les animaux hantent alors les rues, les villes visitées donnant à voir la cruauté déferlante d’un univers en perdition. Ce qu’elle voit, elle en témoigne, elle le porte au cœur comme un brassard sur le sang répandu. Dès le départ, elle savait que *«la vie reposait dans la cendre des meurtres»*. Encore fallait-il à la poète le courage de la débutsquer dans les confins inadmissibles de la barbarie. Et, à l’image des filles en danger de Ciudad Juárez, au Mexique, dont elle parlera dans la troublante dernière partie, intitulée *Journal de la cité des mortes*, elle *«plie l’horreur en carrés de coton»*. Ciudad Juárez, où on dénombre, depuis 1996, pas moins de 423 meurtres de jeunes femmes. On retrouve les cadavres dans le désert, on pose parfois une croix rose pour la mémoire. Mais la poète souffre dans le corps même des mots qu’elle emploie pour en traduire la démente et, radicale, elle déclare: *«Je pense aux croix roses et je ne vais plus à la messe de ma poésie.»* Une autre langue réclame le feu. Et à force, *«les squelettes se sont accumulés / au cours des années. / Ils ont formé de petits buissons secs»*. Il faut se le tenir pour dit, on ne va pas voir ce qu’elle voit en touristes. Sachons que nous avons en mains *«comme de petits poèmes d’os»*. Un grand livre d’une auteure qui ne craint pas d’affronter le drame d’exister dans sa précarité.

Tenir bon

Il est de ces recueils dont on voudrait parler dans leur actualité, mais qui s’égarent et qu’on retrouve avec bonheur. Tel est le cas du recueil *Les oiseaux parlent au passé*, du jeune auteur François Guerrette (24 ans!). Dès le premier vers, il nous situe: *«tous les ponts sont bouchés entre vivre et mourir»*. On n’a qu’à bien se tenir l’âme et le cœur. La traversée sera ponctuée de révoltes et de coups de gueule. En ce chant de l’entre-vie, le poète veut *«savoir si le feu est partout le feu / et si rien d’autre ne compte»*. Il s’agit d’*«une urgence revoler à*

guérir! Comment survivre au cœur de *«la nuit pétrole»*, en cette *«époque éventrée par ses cris»*? Question d’urgence, question de savoir transcender le désastre destructeur d’un présent mis à sac. Il *«a froid sous [son] costume de vivant»*, lui qui avoue être *«d’une mauvaise race d’âme»*. L’œuvre du poète a cette vigueur qui concilie style et propos, efficacité des expressions et regard acidulé sur son époque. La dimension poétique est ici profonde et convie le lecteur à entrer dans le corps même d’un langage qui étreint le contexte fragile de la survie et cette dynamique qui fait que

le corps et l’âme tiennent le coup, malgré tout. *«Je suis là pour marchander mes ruines»*, dit-il. Or ces ruines-là sont remplies de l’intensité nécessaire à toute parole forcenée. Collaborateur du Devoir

CE QU’ELLE VOIT
Élise Turcotte
Le Noroît
Montréal, 2010, 64 pages

LES OISEAUX PARLENT AU PASSÉ
François Guerrette
Poètes de brousse
Montréal, 2009, 72 pages

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
☎MONT-ROYAL, 514-523-6389

Une épopée historique époustouflante

En librairie dès maintenant

Georges-Hébert GERMAIN

PHOTO © JACQUES MIGNEAULT

Libre Expression | Logiques | Publistar | Stankó | Trécaré

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

40 ans
de livres et d'idées

Membre de
L'ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

**Presses
de l'Université
du Québec**

www.puq.ca

Collection
SANTÉ ET SOCIÉTÉ

**Les MÉDIAS
et la SANTÉ**

De l'émergence
à l'appropriation
des normes sociales

Sous la direction de
Lise RENAUD

LES MÉDIAS ET LA SANTÉ
De l'émergence à l'appropriation
des normes sociales

Sous la direction de LISE RENAUD

Décideurs et intervenants de santé publique s'interrogent sur le rôle joué par les médias dans la construction des normes en matière de santé. Comment les médias contribuent-ils à la naissance et au renforcement de ces normes sociales? C'est à cette question encore peu étudiée que cherchent à répondre les auteurs.

Collection SANTÉ ET SOCIÉTÉ

448 pages | **28\$**